

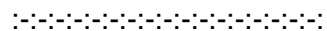
HUBERT DESGRANGES



MÉMOIRES ET SOUVENIRS

DE LA GUERRE

DE 1914 – 1918



.....

Toute sa vie mon père fut un très grand lecteur d'ouvrages sur la guerre de 14. Mémoires de Foch, Joffre, French, Von Falkenhayn, Lüdendorf, Kronprinz, "Le Mémorial de Foch" de Raymond Recouly ainsi que ceux des hommes politiques et il est impossible de les citer tous. Étant en retraite, il les relut attentivement, et prenait des notes. Le voyant un peu désœuvré, je lui suggérais d'écrire ses propres mémoires sur cet évènement dont il avait été acteur. "Je ne sais comment faire, m'avouait-il." Il avait des souvenirs, des idées mais n'avait pas encore saisi la manière de les présenter. Je lui soumis l'idée de se souvenir de dix journées importantes, de les raconter et ensuite nous trouverions un moyen de les relier pour en faire un ensemble cohérent. Il réfléchit mais n'employa pas cette méthode. Il relata les événements et les anecdotes qu'il nous avait si souvent racontés étant enfants, ceci pour notre plus grand plaisir mais il le fit avec chronologie, ce que nous ignorions. Je pense même qu'aujourd'hui il en a omis quelques-uns mais sans doute les avait-il oubliés ou ils lui semblaient peu importants.

Sa dernière pensée qui pourrait clore tout cela et qu'il disait fréquemment : “La guerre est la pire des choses. Toutes les guerres ne servent à rien.”

Michel Desgranges

.....

Paul Desgranges

.....

Pour les mitrailleuses, notre "Saint-Étienne", 1907, avait une tendance à s'enrailler, par contre l'allemande était d'un maniement difficile par suite de son poids et son réservoir d'eau produisait rapidement un jet de vapeur décelable à distance ; ils ont été amenés à placer un tuyau pour cacher cet ennui.

AVANT PÉRIODE : L'INCIDENT D'AGADIR

.....

En 1911, le Chancelier Bethmann-Hollweg prit des dispositions pour faire éclater la guerre. Il a envoyé une canonnière au Maroc et réclame des avantages, pour compenser l'occupation du Maroc par les Français. On dut négocier et nous dûmes abandonner une partie du Congo. En France, cette tension amena un rétrécissement des affaires, peu gênant en général ; il n'en fut pas de même de l'autre côté du Rhin. De grosses affaires furent menacées de faillite, ce qui amena de vigoureuses protestations d'industriels et de banquiers de la négociation du côté allemand.

Puis vint en Autriche, l'assassinat du prince autrichien en Bosnie-Herzégovine. Les trublions de Vienne pensaient régler le compte des Serbes en deux temps trois mouvements. Un bon ultimatum à Belgrade et l'affaire serait réglée. La Serbie capitulait et acceptait toutes les demandes de Vienne, mais on n'en tint pas compte. À ce moment, Saint-Pétersbourg protecteur des petits états orthodoxes éleva la voix. Le ton monta de part et d'autre. Une occasion excellente pour les Allemands, le président Poincaré était en Russie, il eut du mal à rentrer en France en abrégant son voyage.

Tout aurait pu aller plus vite, si la Russie avait été plus forte. La suite de Poincaré en Russie comprenait de nombreux généraux, colonels, amiraux, capitaines de vaisseau parmi lesquels le capitaine de vaisseau Gerspach (frère de Madame Fabri) qui m'a raconté cette histoire plusieurs fois. Au départ de Paris, on avait recommandé à ces Messieurs du grand État-Major d'avoir des conversations sérieuses avec leurs homologues russes. Ces conversations ont été impossibles ; les Russes ne voyant la France qu'à travers Montmartre, le Champagne et les petites femmes. Tous ont été très déconcertés. Ceci en dit long sur la valeur morale de l'armée russe.

La guerre déclarée par les Allemands, la mobilisation se fit dans le plus grand ordre. Il y eut à ce moment, l'assassinat de Jaurès par Vilain. J'avais connu Vilain quelques années avant quand j'étais au collège Stanislas où il était surveillant. Nous le considérions comme faible d'esprit.

J'étais à Saint-Bresson quand la guerre a éclaté. Et, comme je n'avais rien à faire, je me suis engagé le 4 septembre pour la durée de la guerre au 5^{ème} Bataillon de Chasseurs à Pied de Besançon. Je suis resté dans l'armée 56 mois, démobilisé le 19 avril 1919. Comme tous ceux qui sont revenus intacts ou à peu près, c'est le fruit du hasard. J'ai vu tant de camarades tués à côté de moi.

DÉBUT DES OPÉRATIONS MILITAIRES

.....

Il y eut d'abord l'incident de Delle. Le gouvernement était très désireux d'éviter les incidents de frontière pour ne pas donner prise aux Allemands. Ainsi, il fut prescrit de laisser nos troupes à 5 kilomètres de la frontière dans les montagnes et 10 kilomètres dans les plaines. Près de Delle, la frontière était gardée par un bataillon du 44^{ème} en garnison au château de Montbéliard, derrière le 11^{ème} Dragons de Belfort patrouillait.

En face, il y avait le 5^{ème} Régiment de Chasseurs à Cheval allemand de Mulhouse. Les jeunes officiers étaient décidés à faire un coup magnifique. On tira au sort le jeune officier qui devait tuer le 1^{er} soldat français. Le hasard désigna le lieutenant Muller. Il quitte ses camarades, s'arrête dans un café, se fait servir un bock et dit à la tenancière : "Vous entendrez parler de moi et je vous réglerai en rentrant." Le cafetier attend toujours. C'est de cette façon que le caporal Peugeot du 44^{ème} a été tué. Mais les Dragons appelèrent le brigadier Just Ragenet, réputé excellent tireur et fit son affaire à Muller. Il lui prit son sabre qu'il possède encore. Les deux cavaliers d'escorte furent fait prisonniers sans difficultés.

Comme la guerre n'était pas déclarée, Just Ragenet fut promu "Margis", et le général commandant la 8^{ème} Division de Cavalerie lui écrivit une lettre de félicitations. C'est cette lettre qui lui valut quarante ans plus tard la Médaille Militaire et la Légion d'Honneur.

Cet incident terminé, les opérations militaires commencèrent dans la région de Belfort, Mulhouse. Le général commandant le 7^{ème} Corps voulut faire une grande démonstration sur Mulhouse. La région passait pour vide de troupes ennemies. On prit Dornach mais un étai allemand s'établit et il fallut faire demi-tour en laissant pas mal de prisonniers.

Un petit incident, le téléphone arabe a fonctionné. La femme du meunier de Raddon vint trouver mon oncle, Adrien Desgranges en lui disant : "On dit que mon fils est blessé, pourriez-vous téléphoner au préfet pour avoir confirmation ?". Mon oncle a du faire comprendre à cette brave femme qu'on ne pouvait déranger le préfet pour une question aussi simple dont il devait ignorer le premier mot. Plus tard, on apprit que le soldat en question avait été blessé, le premier du régiment sans doute.

Les grandes opérations se firent en Belgique et dans le nord de la France. On ne savait absolument rien, quand un beau jour, les communiqués annoncèrent que la cavalerie allemande avait atteint Cambrai, sans préciser si c'était au nord ou au sud.

Je décidai donc de m'engager pour la durée de la guerre et partis pour Besançon. A cette fin, je m'engageai au 5^{ème} Bataillon de Chasseurs à Pied. On commence notre instruction et au bout de quelques jours, on demande des volontaires pour un cours d'aspirant. Je suis reçu douzième sur cent ou cent cinquante. Mes cours avaient lieu au camp du Valdahon. Les casernes étaient neuves, mais pas le chauffage. Les cours étaient commandés par le capitaine Sohet du 15^{ème}, blessé au début de la guerre et qui traînait la patte sérieusement, puis le lieutenant Coudrin du 35^{ème} puis le sous-lieutenant Lesage du 5^{ème}, séminariste, lequel fut tué en Alsace au bout de quelques semaines.

J'avais comme camarade Francis Puton, que j'avais connu aux H.E.C. et Jean Boisselet de Vilain de Vesoul, il fut tué à la bataille de Champagne en 1915. Je suis sorti comme caporal et rejoins mon corps qui bientôt fut logé dans une salle de la Papeterie de Novillars. Nous étions au moins 600 dans la salle. Au mois d'avril, je rejoins le dépôt puis affecté au 107^{ème} Bataillon de Chasseurs, de nouvelles formations. On nous envoie au camp de la Valbonne, pendant trois mois et ensuite départ pour le front à Pont-Ste-Maxence où nous restons un mois.

Je me souviens de cet incident : notre chef de bataillon, le commandant Jouvelet était diabétique et dévorait. Or le général Foch est venu inspecter le bataillon. Il se fait attendre et le père Jouvelet qui mourait de faim entre dans un café pour satisfaire ses besoins d'estomac. Tout-à-coup, on annonce le général et, le commandant Jouvelet sort précipitamment du café au vu du trois étoiles. Le général hurle pendant cinq minutes, on l'entendait à trois cent mètres. Jouvelet est atterré. Quand le colonel lui dit : "Ne vous en faites pas, c'est pour moi et pas pour vous." Il se trouvait que le colonel avait été limogé au début de la guerre et le Q.G. ne pouvait admettre de retour. C'est la seule fois que j'ai vu Foch.

Mais tout à une fin, et on nous embarque et nous atterrissons au camp de Châlons. Tout d'un coup, j'entends : "Desgranges !!! Desgranges !!!". C'était Jean Thaller, mon camarade de Stanislas et nouveau beau-frère de ma cousine Berthe Desgranges. Thaller passa aspirant et fut tué à Verdun au 8^{ème} Bataillon de Chasseurs.

On nous transporte en camions et passons la nuit sous une pluie battante. Au préalable, l'aumônier est venu confesser ceux qui le désirent en plein champ. Le lendemain nous progressons lentement, puis la nuit arrive et au matin nous nous trouvons derrière les lignes de feu. Notre sergent rencontre un chef de pièces du 47^{ème} de Remiremont où ils ont été en garnison tous deux ; ils se disent bonjour et on continue. Nous arrivons derrière une petite butte ; le père Jouvelet se fait laver la tête par le nouveau colonel car il est en retard.

Tout d'un coup, tout le monde s'ébranle et on descend une petite pente ; c'est beaucoup moins drôle car les obus tombent et les hommes aussi. Ce qu'il y a de plus désagréable, c'est d'entendre les cris des blessés. Le commandant ne nous a donné aucune instruction car nous devons le suivre de près.

Arrivés dans le bois, nous reprenons nos esprits et nous nous mettons à l'abri en creusant des trous individuels avec nos outils portatifs. On aperçoit à 50 ou 100 mètres les Allemands. Nous passons la nuit puis le jour puis une autre nuit, mes souvenirs sont assez flous de ce côté.

Finalement le sergent nous emmène à l'arrière, nous trouvons par hasard le poste de secours du bataillon. Là, on voit la guerre dans toute son horreur. Nous finissons par trouver d'autres camarades, et pour passer la nuit nous trouvons des tranchées et nous nous installons pour dormir. Il y a à 100 mètres de nous, un groupe de 75, 12 pièces qui tirent toute la nuit, nous avons dormi quand même.

L'un de nos camarades manquait. Nous avons su qu'au bout de quelques temps, sans être blessé gravement, il avait pu être réformé. Il n'avait pas passé plus d'un quart d'heure en 1^{ère} ligne. Dans la journée, nous avons fini par nous regrouper avec d'autres camarades dans un endroit célèbre dans les communiqués "la ferme des Wacques". J'y suis passé il y a deux ans. Le paysage n'a guère changé, mais pour trouver l'endroit des combats, c'est une autre affaire. Sur 20 officiers, il en restait un, avec un nom prédestiné ; il s'appelait Cocu. Il était avec l'adjudant de bataillon, le père Garny. Quant au commandant, il mourut dans une ambulance au bout de quelques jours. Le 107^{ème} était composé de jeunes des classes 14 et 15 et n'avait aucune expérience au feu. Les pertes furent considérables : environ 50%. C'est une faute grave des états-majors d'envoyer des jeunes dans une bagarre pareille car chez les jeunes les pertes sont plus fortes que chez les anciens.

PANISSOD

:-----:

Ici se place l'incident Panissod, celui-ci d'origine savoyarde était cuisinier de section hors-rang, section qui regroupait tous les non-combattants du bataillon. Panissod se vantait d'être cuisinier au buffet de la gare de Lyon ; ses collègues prétendaient qu'il n'y était que plongeur.

Nous devons quitter la Champagne la nuit pour aller refaire la division un peu plus loin. On assura la distribution de la soupe vers 16 heures ; mais on avait placé les roulantes à une hauteur qui a attiré l'attention des observateurs allemands et une dégelée d'obus arrive au moment le plus inopportun. Résultat, des hommes et des chevaux tués et blessés. La rafale se termine et on s'occupe de soigner les blessés quand on s'aperçoit que Panissod a un large placard sur la figure et ruisselle de sang. Les camarades le conduisent au poste de secours, le médecin le soigne et lui remet une fiche d'évacuation. Mon Panissod s'aperçoit qu'il ne sent pas la moindre douleur et pense qu'une fois rétabli on le renverra dans une compagnie avec un fusil. Il refuse son évacuation et déchire sa feuille, le lieutenant Chaudron de lui crier : "Panissod, tu auras la Croix de Guerre." La nuit vient, le bataillon se met en route et les camarades cuistots ayant au préalable hissé Panissod sur une roulante. De temps en temps, un camarade lui demande : "Comment vas-tu ? - Pas fort dit l'intéressé." Aussitôt de lui verser une rasade d'alcool.

Finalement au petit jour, on s'arrête dans un bois et tout le monde se jette à terre. Panissod aussi avec cette différence qu'il est complètement ivre. Dans la matinée, le médecin demande à revoir l'intéressé. Les deux médecins, les quatre infirmiers sont là pour secourir le glorieux blessé. On défait son pansement et on voit tomber de sa tête un magnifique bout de viande de cheval... Inutile de dire que la Croix de Guerre est tombée aussi.

Le lendemain, on embarque et après une nuit de route, nous atterrissons à Belfort pour aller cantonner à Chagey puis à Sainte-Suzanne puis au château de Montbéliard. C'était une caserne du 44^{ème} d'où était parti le caporal Peugeot tué avant la déclaration de guerre. À Montbéliard, on nous fit faire des manœuvres dans le secteur. La région ne ressemblait à rien à ce qu'elle est aujourd'hui. Il n'y avait qu'une petite usine d'automobiles et de camions, la brasserie de Sochaux, le château du propriétaire. Bref, absolument rien du Sochaux actuel.

Finalement, on nous transporte en Alsace pas très loin de Dannemarie et le bataillon prend les lignes dans un village nommé Hecken. Je suis détaché avec deux hommes pour assurer les liaisons entre le lieutenant Grimont commandant la compagnie et un poste de première ligne. Grimont était surnommé : “la Caisse”, et il distribuait des jours de caisse sans la moindre suite. J'ai eu beaucoup de mal pour assurer mon service. C'était au moment de Verdun et les Allemands cherchaient à faire croire qu'il y aurait des attaques à droite et à gauche. Bref ! Grimont décida un jour que j'avais bien mérité, et je fus cité à l'ordre du bataillon avec le motif : “A fait preuve du plus grand courage en se promenant le long des lignes téléphoniques afin de les réparer.” Ce qui fit dire à mes camarades : “Tu aurais dû courir, tu aurais eu la Médaille Militaire.” Après quelques semaines dans ce secteur, on nous transporte un peu plus loin, à Soppe-le-Haut, où nous sommes restés jusqu'au mois de juin.

On nous embarque pour un entrainement au camp d'Arches et un beau matin nous débarquons aux environs de Verdun, cette ville célèbre, puis transport par camion par la "Voie Sacrée", et une nuit par des boyaux très profonds nous débarquons en ville. C'était un feu roulant sur tous les fronts et sinistre par suite des éclatements d'obus à proximité. Il faut dire que le bombardement de Verdun s'entendait même à Luxeuil...

LES DESTRUCTIONS DE VERDUN

.....

Les destructions de Verdun, comme d'ailleurs à peu près partout sur le front n'avaient aucune justification militaire. J'ai vu Verdun en détail, c'était monstrueux en particulier la cathédrale qui était au ¾ démolie. Ces destructions sont barbares ; autrefois on les tolérait mais au xx^{ème} siècle cela ne devrait plus exister. Néanmoins, je crains qu'à l'avenir on en fasse autant.

VERDUN

.....

C'était la mort partout. Depuis le début, les divisions n'étaient relevées qu'après 75% de pertes. La moyenne de séjour d'une division était de trois jours. On peut juger de l'hécatombe. Dans les secteurs ordinaires, il y avait des tranchées où les hommes pouvaient se protéger. Là ! Absolument rien !

.../ 7 /...

Il y eut des périodes de chaleur en juin et en juillet, ou des milliers de mouches s'acharnaient sur les cadavres qui n'étaient jamais enterrés. Beaucoup de blessés mouraient sur place faute d'être enlevés par les brancardiers, ce qui explique que sur le front sur 300 000 morts, il y en ait à peine le 1/10 dans les cimetières. Le ravitaillement était inexistant et il fallait compter avec les vivres que l'on avait sur soi. Les roulantes étaient à 20 ? de là, faute de pouvoir s'approcher. Par contre, on avait cherché à y pallier avec des bourricots qui portaient des boules de pain. Un soir, nous quittons la ville avec point de direction, le fort de Souville puis le ravin des "Fontaines", dit "ravin de la mort", c'est très explicite. En tant que téléphonistes, nous sommes dispensés de monter car on avait besoin de nos services. Tous les soirs et par roulement, nous montions le courrier où un relais venait le chercher. Le commandant tenait au moral de la troupe.

REPRISE DU FORT DE DOUAUMONT

.....

L'attaque du fort avait été décidée. Le fort avait été repris dès le début du mois de février. Les forts que l'on croyait imprenables ont été mis hors de combat au bout de quelques heures. Ils dataient de 50 ans et les Allemands avaient des canons qui dataient de 1910. Après le début de la guerre, on a conclu que les forts ne valaient plus rien. Bref ! Douaumont était gardé par un adjudant et 40 territoriaux. Plus tard le fort de Vaux fut admirablement défendu et résista près d'une semaine aux assaillants. Un général a estimé que la perte de Douaumont équivalait à la perte de 200 000 hommes. Naturellement c'était la faute de tout le monde. Seulement, on a rendu responsable le gouverneur de Verdun le général Herr.

Le 20 octobre, on nous transporte par camions sur Verdun. On nous fait cantonner dans des casemates à 8 ou 10 mètres sous terre. Il y avait si peu d'air que les bougies refusaient de brûler. Le soir on monte en ligne ; il fallait deux ou trois heures pour monter. Le bataillon monte en colonnes par un. Nous arrivons au village de Fleury devant Douaumont, village qui avait une certaine célébrité. On nous montre un gros tas de cailloux, qui était paraît-il l'église. Une chapelle est reconstruite à la place. Ce bâtiment me permet de me situer à 100 mètres de l'endroit où j'étais.

Comme il n'y avait pas de tranchées, j'ai cherché un trou pour mettre mes hommes ; j'ai senti que je m'enfonçais dans ma m....élasse. J'ai gigoté tant que j'ai pu, impossible de m'en sortir. On me met autour du corps un tuyau de pompe. J'ai hurlé car la terre faisait barrage. Finalement un dégourdi eut l'idée de se mettre à plat ventre pour dégager mes jambes. Il s'agit de Lanquetin des Hôpitaux-Neufs (Doubs). Cette affaire a fait du bruit car je l'ai trouvée racontée dans un ouvrage sur Verdun. Après enquête auprès de l'auteur, cette affaire avait été racontée dans un autre ouvrage et contée à l'auteur par le lieutenant Cros qui avait concouru à mon secours.

L'attaque débute le 24 octobre 1916, attaque précédée de violents bombardements. En 48 heures on a déversé 700 000 d'obus sur un front de 6 kilomètres et 2 kilomètres de profondeur. Inutile de dire que le front était labouré jusqu'à deux mètres de profondeur.

Vers 9 heures, une heure avant l'attaque, on entend des cris : "Le général est tué." Il s'agissait du général Anselin qui commandait la 214^{ème} Brigade. Sorti pour satisfaire un besoin naturel et impérieux dans la nature. Il est enterré devant l'ossuaire de Douaumont et à chacun de mes passages à Verdun, je ne manque jamais d'aller saluer sa tombe.

L'attaque débute à 9h40, les Allemands étaient écrasés et il n'y eut pas la moindre résistance. Nous montons d'abord et nous apercevons, puis nous redescendons le ravin du "Bazile", puis on remonte et nous apercevons les coloniaux qui montaient sur le fort en question, nous étions légèrement à droite. À notre droite, une autre division était chargée de reprendre le fort de Vaux mais l'attaque n'a pas réussie, il a fallu recommencer, nous verrons dans quelles circonstances un peu plus loin. Nous finissons par occuper un ouvrage bétonné de la région de Verdun dénommé "3 603" au-dessus de l'étang de Vaux. Nous avons passé 6 jours dehors dans une situation plutôt pénible. Certes nous étions à l'abri des obus, mais il pleuvait presque toute la journée et une partie de la nuit. Pour ravitaillement, nous n'avions que notre réserve de musette. Tous les jours on allait à la...(?) dans une carrière pour toucher du pain, des conserves et du liquide : vin, café, ceci à 2 kilomètres. Le résultat de cette alimentation fut un délabrement des intestins. Les feuilles furent remplies de sang et étaient très douloureuses. J'ai mis 8 jours en permission pour me rétablir.

L'attaque terminée, on nous a donné rendez-vous dans une caserne de Verdun. Là, on retrouve les roulantes très bien approvisionnées. J'ai commencé par avaler un litre de café puis tout ce que j'ai pu. Un moment après, on nous a donné l'ordre d'aller un peu plus loin, mais nous étions des loques humaines. Nous avons bien mis une heure pour faire deux kilomètres, là nous avons trouvé des baraques Adrien où nous avons pu nous reposer. Le général Mangin fit venir notre divisionnaire, Passaga et lui dit de se préparer. Passaga qui avait vu les hommes redescendre, s'était rendu compte de la situation matérielle et morale de ses troupiers : "Les hommes ne demandent qu'à remonter, dit le divisionnaire à Mangin." ... Mais à peine de retour à son P.C. il a fait venir son médecin-chef et lui dit : "J'ai remarqué que l'état sanitaire des hommes laissaient à désirer. Ne manquez pas d'aviser vos médecins que j'attache le plus grand soin à ce qu'ils se rétablissent." Inutile de dire que ces conseils ne tombèrent pas dans l'oreille d'un sourd. Dès que se présentait un ?, il était évacué avec la mention : "courbature fébrile". Finalement les pertes par le feu étaient de 33% mais après les évacuations, elles étaient de 65%. Quand Mangin vit la situation d'effectifs, il comprit que l'attaque était impossible et tout le monde partit en permission. Inutile de dire que Passaga bénéficiait du côté de la troupe d'une grande popularité.

La critique est facile à faire. On avait avancé de deux kilomètres et il fallut recommencer le 15 décembre pour faire mieux. Seulement il est à remarquer que dans la situation des terrains qui étaient une succession de trous d'obus, on ne pouvait faire mieux. C'est ce qui explique que la première attaque allemande n'a pu exploiter la victoire... À la suite de l'attaque, la 133^{ème} Division fut citée à l'ordre de l'armée et tous ceux qui n'avaient pas la Croix de Guerre en ont bénéficié. Pour mon compte, la citation suivante : "S'est particulièrement distingué le 24 octobre et les jours suivants."

En retour de permission, on remet cela pour une nouvelle attaque le 15 décembre. La préparation de l'attaque fut aussi importante que celle du 24 octobre, mais les Allemands réagirent beaucoup plus vigoureusement.

J'avais réussi à m'infiltrer dans l'abri du commandant Pintiaux, bénéficiant d'une sureté plus morale que matérielle, cet abri n'aurait pas résisté à un coup de 77. Quand je suis sorti, il y avait autour de nous une dizaine de types tués et, pendant ce temps, un de nos officiers m'avait prêté un journal où l'on parlait de traité de paix...

Nous avons redescendu dans un ravin et remonté de l'autre côté. Il n'y eut pas de difficultés particulières. Je me rappelle que dans le fond d'un ravin il y avait un canon de marine de 194 ; je ne sais pas comment il avait été amené là, mais je suis à peu près certain qu'il y est encore. Finalement les objectifs étant atteints nous avons réussi à nous loger dans un abri de bois fait par les Allemands. Entre-temps, j'avais été chargé de conduire une vingtaine d'officiers faits prisonniers. Sur le plateau, je reçus un shrapnel qui brisa ma montre-bracelet. Redescendu à Haudainville, je suis parti en permission pour la deuxième fois en deux mois.

Cette attaque nous avait beaucoup moins fatigués que celle du 24 octobre. L'attaque du 24 octobre nous fit citer à la division à l'ordre de l'armée, et celle du 15 décembre une nouvelle citation. Cette deuxième citation nous a valu la fourragère aux couleurs de la médaille Croix de Guerre. Pour l'attaque du 24 octobre, je bénéficiais d'une citation à l'ordre du bataillon : "S'est particulièrement distingué... ". Pour le 15 décembre, j'ai eu une citation à l'ordre de la division. Ordre n° 126 de la 133^{ème} Division du 30 janvier 1917 : "Le sergent Desgranges a sans trêve ni repos assuré les communications téléphoniques avec les éléments les plus avancés, faisant preuve d'une magnifique bravoure pour réparer les incessantes ruptures de lignes en dépit d'un violent bombardement en traversant un terrain chaotique et fangeux."

Plus tard, on nous expédia par la route jusqu'aux environs de Château-Thierry par étapes de 25 ou 30 kilomètres pendant deux jours. Puis le 3^{ème} jour repos. On devait traverser les villages tambours battants et clairons sonnants. Après Château-Thierry, on change de direction et on va vers le nord, on se rapproche de l'Aisne, arrivée à Mont-Notre-Dame pour préparer l'offensive du Chemin des Dames.

Comme la guerre durait depuis longtemps, le moral de la troupe commençait à baisser ; c'est ce que révélait la censure. On remercie le général Joffre, promu Maréchal de France, ce qui fit hurler les socialistes... Le général Nivelle fut choisi. En 1914, il commandait le 5^{ème} d'Artillerie à Besançon. Il avait imaginé d'autres méthodes plus rapides.

Arrivé dans un village dont j'ai oublié le nom, on devait traverser l'Aisne mais au-delà, les déplacements devaient se faire la nuit. Je fus chargé du cantonnement. Arrivés au cantonnement avec beaucoup de retard dans une localité, les Sénégalais l'occupaient encore et sont partis en plein jour. J'ai vu plus tard des troupes cantonnées en plein champs, voilà bien le secret des opérations ?

Nous étions division de poursuite. On se met en route à travers bois et champs sous une violente canonnade. Nous remontons une petite côte à l'abri quand arrive l'ordre d'arrêter. Nous nous asseyons sur le rebord d'un talus, le dos tourné à l'ennemi. Le sergent Yvrard à droite, Bobilier infirmier au milieu et le sergent Desgranges à gauche. Tout d'un coup arrive deux ou trois obus. Bobilier se relève pour retomber au milieu du chemin, tué net ! Les deux acolytes n'ont que des shrapnels à travers leurs capotes.

Au bout de quelques jours, nous remontons en ligne dans un secteur parfaitement calme et sur un terrain conquis puis on redescend pour reprendre un autre secteur après un repos à Vendresse. Le secteur était calme quand le commandant Pintiaux me fait appeler en me disant que le lendemain on attaquait à nouveau. Point de direction : Laon ! Il n'était pas très chaud ni moi non plus car le moral était au plus bas partout. Quelques heures après, les officiers sont venus trouver le commandant pour lui demander de signer une pétition contre l'attaque. Finalement tout fut annulé.

Il a été raconté que dans certains secteurs les hommes ont bien voulu monter en ligne pour la relève, mais il ne voulait pas attaquer ; aussi ils ont exigé que les officiers restent à l'arrière. Par ailleurs, des permissionnaires dégradaient tout dans les trains et les gares. Il a fallu mettre des gardes dans tous ces services. Grâce au général Pétain, l'affaire s'apaisa petit à petit. Quelques soldats furent fusillés pour insubordination.

Finalement le 14 juillet arriva. On décida de faire une grande revue à Paris, sur les boulevards. On a envoyé des délégations composées d'un capitaine, d'un chef de section et de 30 hommes. Une délégation de notre bataillon fut expédiée, elle cantonna à la caserne du Château d'Eau, Place de la République. Dès leur arrivée, on leur signale qu'ils n'étaient plus dans une caserne habituelle. Ils pouvaient prendre leur repas à volonté, et venir coucher selon leur idée. La suite ne se fera pas attendre, le jour de la revue les 2 000 hommes étaient prêts, astiqués, il ne manquait ni un homme, ni un bouton de guêtre.

Quelques temps après, nous étions dans une localité à 20 ou 30 kilomètres de la mer. On nous fit faire une promenade pour voir la mer. Tous nos hommes étaient de l'Est et ne l'avaient jamais vue. J'ai cru devoir leur expliquer le phénomène des marées dépendant du soleil, ils ne m'ont cru qu'à moitié. Finalement nous atterrissons sur le bord de la Mer du Nord, à Zuydcoote, où se trouvait un immense sanatorium. J'en ai profité pour aller à Dunkerque avec un camarade pour entrer dans un sous-marin.

Puis nous sommes entrés en Belgique, pour cantonner dans un village flamand dénommé Oostvleteren et à ce moment, on demande des cadres pour instruire l'armée Américaine. C'était une occasion unique de faire un beau voyage et passer un meilleur hiver et 3° de couper à une offensive sur l'Yser. Quelques jours après, on demande des candidats pour suivre un cours d'aspirant à Saint-Cyr. J'apprends quelques jours après, que j'étais proposé n°1. Je reçois ma feuille de route et arrive chez mes parents, 64 rue Madame, avec tout mon fourbi, sac, musette, bidon, fusil, etc. Les cours commencèrent bientôt, c'était la première fois de ma vie militaire que je couchais dans un lit, sauf quelques semaines au Val Darach.

Je fis la connaissance d'un sergent de chasseurs alpins dénommé Jean Parlange que je retrouvais 10 ans plus tard à Luxeuil, marié avec une Luxovienne, Mademoiselle Mancin, veuve de Monsieur Neveux. Les cours durèrent 4 mois, après quoi on fit un stage de mitrailleuse au Mans. Entre-temps, j'ai appris que mon bataillon était dissous. J'ai demandé à aller au 19^{ème} où l'un de nos amis connaissait très bien le chef, le commandant Ducornez. Ma permission passée, je rejoins le dépôt divisionnaire qui était à Saulx-de-Vesoul.

Après quelques jours, départ pour le bataillon qui cantonnait dans les Vosges, je suis affecté à la 15^{ème} Compagnie. Deux jours après, on apprend que les Allemands ont enfoncé les Anglais à la jointure des deux armées. Départ le lendemain par le Col du Plafond pour s'embarquer dans une petite gare et départ pour le Nord.

Il s'est trouvé que les Allemands avaient bombardé la gare de Laon... Finalement après un jour et deux nuits, nous atterrissons au sud d'Amiens vers Moreuil. Quelques kilomètres à pied et cantonnement au milieu de la nuit. Alerte après quelques kilomètres et cantonnement au milieu de la nuit, alerte, après quelques kilomètres nous voici aux lisières d'un village dénommé Grivesnes qui fait l'objet de deux communiqués pendant 3 jours.

Notre compagnie était en deuxième ligne et je me place à côté de deux petites fermes. Je commande un en-avant et donne l'ordre de faire des trous individuels avec les outils de campagne. Deux ou trois obus tombent, j'ai successivement trois blessés que les brancardiers évacuent de suite. J'étais allongé dans un champ et entends un obus arriver. Ce n'est pas pour moi ! J'ai pris un coup dans le gras du mollet gauche, j'ai senti une sérieuse brûlure, puis un autre dans le pied droit. Je n'ai qu'à faire signe aux brancardiers qui venaient d'enlever mes blessés. Le lieutenant a fait une sacrée tête en me voyant partir. L'un des sergents était en permission, c'était le fils d'un député catholique du ? Lefèvre du Frey, certainement très bien, l'autre un brave type du Nord nommé Borlichen, complètement désarmé par la nouvelle invasion de son pays.

Au poste de secours, on me panse et on me remet aux mains des brancardiers divisionnaires. C'étaient des réservistes de classes assez anciennes. Ils étaient deux, munis d'un chariot auquel on accrochait le brancard. Ils ne savaient pas où ils étaient, et on a commencé par me diriger en direction du front. J'ai hurlé et on a fait demi-tour pour arriver au poste d'évacuation, dirigé par le dentiste du bataillon. En fait, ils attendaient que les ambulances arrivent, les faire charger et repartir. J'ai la chance de prendre la première voiture venue. Ce n'était pas drôle, car si moi je ne souffrais de rien, beaucoup hurlaient de douleur. L'un d'eux a été chargé dans mon ambulance et n'a poussé qu'un cri.

Nous avons roulé pendant environ deux heures et après avoir déchargé les grands blessés, nous sommes arrivés dans la cour de la caserne. J'ai attendu sous la pluie pendant un bon moment puis envoyé dans une chambrée qui a été vite remplie. Le soir nous avons été ravitaillés convenablement. J'ai dormi bien tranquille. Le lendemain, comme partout, une petite infirmière est passée pour savoir si quelqu'un demandait des soins d'urgence ; il n'y eut qu'un seul client. Un moment après, je veux chercher un objet qui était au pied de mon lit. Je tombe sur une grenade... Effarement de tous les infirmiers...

Dans la nuit, vers 2 ou 3 heures, on me secoue, deux brancardiers viennent me chercher. On me colle sur un brancard avec force couvertures et on me dépose dans un couloir. Je n'ai pas attendu longtemps, l'infirmière me dit : "Respirez fort !". C'est tout ce que j'ai vu. En somme je suis resté 30 heures avant d'être soigné. Les médecins se relayaient à trois équipes et avaient fort à faire.

Au bout d'une huitaine, on m'embarque dans un wagon de blessés. J'ai eu la chance d'être dans un wagon d'officiers. Mon compagnon était un capitaine de cuirassiers qui m'a semblé avoir les mêmes blessures que moi. Je dis, il me semble, car pendant les 30 heures que nous avons été ensemble, il n'a pas ouvert le bec.

Le train s'est mis en route dans la soirée. Nous avons voyagé toute la nuit pour atterrir la nuit suivante vers 2 heures à Roanne dans la Loire. Ma mère est venue me voir peu après, juste pour assister à une deuxième opération nécessitée par les suppurations au pied droit. Le chirurgien m'a tout de suite signalé que je serai classé service auxiliaire et que je n'irai plus au front.

Plus tard c'est le conseil de révision qui me donna une invalidité de 20%.

J'ai été envoyé dans divers services administratifs puis dans un bataillon de territoriaux, puis démobilisé le 19 avril 1919 après 56 mois de mobilisation, et j'ai touché une prime de 52 francs !

.....

15

PÈLERINAGES À VERDUN

par Michel Desgranges, fils de Hubert Desgranges

.....

Au printemps 1934, les anciens chasseurs de la “Gauloise”, unité formée par plusieurs bataillons de chasseurs à pied, décidèrent de faire un pèlerinage à Verdun. Mes parents décidèrent de nous y emmener, mon frère et moi qui n'avais pas encore huit ans. Long voyage de 400 kilomètres, aller et retour dans une Primaquatre décapotable. Certes, j'étais sujet au mal de cœur en voiture mais déjà les récits de mon père nous avaient sensibilisés et nous désirions voir Verdun. Une halte à Commercy où nous avons savouré des délicieuses madeleines, spécialité du pays, fut très appréciée.

Le soir nous arrivons à l'hôtel du "Coq Hardi" où nous devons loger. Une petite promenade dans la ville reconstruite, une visite à la cathédrale reconstruite également pour laquelle ma grande tante, Clémence Desgranges, avait brodé des nappes pour remplacer celles qui avaient été détruites, occupa cette fin de soirée. Nous avons terminé en gravissant les 73 marches pour accéder au monument aux morts. Nous les avons soigneusement comptés ce qui fit dire à mon grand-père maternel à notre retour : "Je ne les monterai pas !".

Au moment du dîner, les participants à ce pèlerinage, se réunirent dans le hall de l'hôtel et se mirent tous en ligne. Le général Passaga, ancien commandant de la "Gauloise" fit son entrée sous les applaudissements. Il fit un petit discours et serra la main de tous les participants, qui tous se présentèrent rappelant leurs grades et leurs unités. Seul venu avec deux enfants, mon père s'était mis le dernier et nous nous serrions contre lui, très intimidés. Nous avons eu droit à la poignée de main : "Ce sont des fils de chasseurs, mon général, dit mon père." "Des futurs chasseurs, je l'espère, répondit le général."

Seule dame présente, ma mère était à la droite du général qui comme tous les banquets de ce genre était entouré du Maire de la ville et des membres du comité d'organisation. Toujours flanqué de ses deux gamins, nous étions tout au bout de la table, mais mon père avait fait signe à des anciens copains : "Avec mes gosses, je ne peux pas me mettre au plus épais." Ces messieurs égrenèrent leurs souvenirs, parlèrent sans doute de leur vie présente, mais trop jeune, je n'ai pas écouté la conversation des grandes personnes, trop petit pour comprendre.

Le lendemain, un dimanche, nous nous levâmes assez tôt car nous devions monter sur les champs de bataille. “Il y aura d'autres enfants de votre âge aujourd'hui, mais surtout, soyez sages, ne dites absolument rien quand les grandes personnes parleront.” La soixantaine de convives du repas de la veille avait grossi, et c'était à peu près le double qui se trouvait réuni avec quelques dames et les deux petits garçons en question qui avaient nos âges et se nommaient Vaty. Suivant les habitudes de l'époque, ces messieurs étaient tous en costumes foncés, le général et les plus âgés portaient un melon et quelques-uns étaient coiffés du béret des chasseurs. Plusieurs arboraient la cravate des anciens chasseurs, bleu roi et jaune assez criard. Étant jeune, ces couleurs me plaisaient par leur tons vifs, et plusieurs fois j'ai porté cette cravate qui a du finir mangée par les mites.

Le programme de la journée comportait une messe à l'ossuaire à peine achevé. Une visite à la tranchée des baionnettes située à proximité et une promenade à travers les champs de bataille, ponctuée d'arrêts aux endroits où un évènement avait eu lieu, qui faisaient toujours l'objet d'un exposé suivi de quelques remarques d'anciens participants.

À cette époque, le mémorial n'était pas encore construit, ni le grand monument situé à côté de l'ossuaire qui commémore les sacrifices des combattants de confession israélite. Le cimetière était déjà tel qu'il l'est à présent, avec ces milliers de croix blanches, et au premier rang, la sépulture du général Anselin tué à proximité de mon père. Ce cimetière avec ses innombrables tombes alignées au cordeau me sembla immense. Et, ma mère, de nous dire : "C'était des hommes comme votre papa, il faut prier pour eux, et remercier le bon Dieu de vous avoir préservé votre papa."

Nous entrâmes ensuite dans l'ossuaire où devait être célébré une messe par un ancien aumônier de la division. Un petit problème se posa : qui allait servir la messe ? L'ainé des enfants Vaty et mon frère furent désignés. L'un savait les réponses à faire au desservant, mais ne connaissait pas les gestes à accomplir. L'autre savait les mouvements, mais ne savait pas les réponses. Enfin, à deux, ils s'en tirèrent.

J'ai peut-être trouvé le temps long. Tous ces discours, tous ces exposés étaient trop sérieux pour un bambin de huit ans. La tranchée des baïonnettes nous excitait davantage. Que de fois en avions-nous entendu parler, et, mon père nous avait dit que les soldats étaient enterrés debout et qu'ils provenaient d'un régiment commandé par le colonel Gauthier qui venait en vacances à Luxeuil et dont le frère était le chirurgien de l'hôpital.

Après le parcours du champ de bataille, une visite du fort de Douaumont était prévue. C'était un soldat du contingent habillé de bleu horizon qui était préposé aux fonctions de guide. J'ai trouvé cet endroit humide, mal éclairé, nous montions des escaliers, nous en descendions. Nous avons vu des dortoirs, des réfectoires, le bureau du commandant, des casemates percées par des trous des 420 allemands. Un moment le guide nous dit : "Nous sommes presque au plus profond, nous sommes à 12 mètres sous terre."

Nous redescendîmes à Verdun avec une dernière visite à la citadelle où mon père avait cantonné. Ici, c'était un vieux mutilé avec une grande barbe blanche qui faisait la visite. Cette citadelle est enfouie sous terre, immense également, un petit train sillonnait les galeries pour porter ravitaillement et munitions. Comme les forts construits après la guerre de 70 pour protéger la frontière toute proche, elle n'avait plus d'utilité après 1918 lorsque la frontière fut repoussée jusqu'au Rhin et au nord de la Lorraine. À cette époque on commençait une ligne de fortifications à l'Est et au Nord-Est de la France. Ligne qui devait être infranchissable et dont un ministre, par ailleurs député de la Meuse a donné son nom : André Maginot.

Cette dernière visite accomplie, les adieux faits, nous repartîmes pour Luxeuil. Le lendemain à l'école, je passais pour un héros pour avoir été à Verdun et j'avais vu la tranchée des baïonnettes.

J'ai revu Verdun pour la seconde fois, quinze ans après. Il y avait toujours des lieux interdits car on pensait que les obus n'étaient pas encore éclatés, et les pancartes "DANGER" étaient nombreuses. Aujourd'hui je pense que ce danger est atténué, des champs ont été remis en culture, des forêts repoussent.

Attila roi des Huns, disait : “Là où mon cheval passe, l'herbe ne repousse pas.” Cette affirmation orgueilleuse a bien failli se révéler exacte quinze siècles plus tard.

Ma sœur habitant les Ardennes, Verdun était sur le chemin. Mes parents s'y arrêtaient presque à chaque voyage. Mon père étant plus âgé ne conduisait plus. Je l'accompagnais et fis avec lui une dernière visite. L'ossuaire, la tombe du général Anselin, le Mémorial riche de souvenirs et de renseignements où les anciens combattants de 14/18 ne paient pas comme le faisait remarquer mon père. Un instituteur expliquait à ses élèves... “Permettez !” dit mon père, “Vous faites une légère erreur, l'attaque que vous indiquez n'a pas eu lieu à 11 heures comme vous le dites, mais deux heures plus tôt, j'y étais ! - Écoutez les enfants ! Écoutez-bien, c'est un monsieur qui y était !!”. Et les enfants bouches bées, les oreilles aux aguets regardaient ce vieillard raconter quelques souvenirs de cette bataille qui pour eux devait leur sembler aussi lointaine que la bataille de Bouvines.

Il ne doit plus beaucoup y avoir d'anciens qui s'y rendent. Le temps presse, les survivants vieillissent et disparaissent petit à petit au fil des ans comme ont disparu avant la deuxième guerre mondiale les derniers rescapés de la guerre de 70. Les enfants, les petits-enfants et maintenant les arrière-petits-enfants des survivants y font le but d'une promenade dominicale ou un détour pendant les vacances et ils viennent d'une région éloignée. Le souvenir reste, l'émotion disparaît quelque peu ; on ne pleure plus les morts de Waterloo...

Ceux d'en face y viennent aussi. Ils ont leurs guides spécialistes. J'ai souvent entendu des “Ach ! So ! Kolossal !”. Ce n'était pas leurs territoires qu'ils défendaient puisqu'ils étaient assaillants mais leurs morts y furent aussi nombreux que les nôtres, leurs souffrances identiques. Certains en ont été très marqués.

On peut citer pour confirmer ce propos sur la mort du général Stülpnagel, Militärbefehlshaber (?) in Frankreich pendant les années d'occupation durant la deuxième guerre et dont le nom figura souvent sur les affiches annonçant les exécutions. Le général des Infanteries (?) von Stülpnagel vient s'y suicider en juillet 1944. Ayant appris que le complot contre Hitler, complot auquel il avait pris part, avait échoué, et qu'il allait sans doute être arrêté, et sans doute pendu, il quitte Paris en voiture seul avec son chauffeur. Sans doute avait-il combattu à Verdun en première ligne comme “Hauptmann” et il avait vu un certain nombre de ses hommes tués. Quelles furent ses pensées en accomplissant son geste ; nous l'ignorons. Le complot ayant échoué, la guerre se prolongea encore plusieurs mois jusqu'à l'écrasement total de son pays. Il a voulu terminer sa vie auprès des camarades de sa jeunesse. Mais il est permis de croire que ce ne sont pas des pensées admiratives sur la guerre, et les guerres qui occupaient son esprit ses derniers instants.

.....

.....

19

CONTRIBUTION À L'HISTOIRE DE LA GUERRE DE 1914/1918

L'INCIDENT DE FRONTIÈRE SURVENU À JONCHERAY (TERRITOIRES DE BELFORT) LE 2 AOÛT 1914.

Cet incident mérite d'être relaté car au moment de la bousculade du début août 1914, il est passé un peu inaperçu. Mais, nous avons pu recueillir un interview auprès du héros de cet incident, en l'espèce, Monsieur Just Racenet, actuellement retraité à Luxeuil-les-Bains.

Cet évènement est confirmé par un rapport dont nous avons connaissance, rapport établi le 3 mai 1968 par un témoin de fait : Monsieur William Henry du 11^{ème} Dragons.

Monsieur Henry, ancien capitaine au 11^{ème} Dragons est officier de la Légion d'Honneur et maire de Miellin, dans la Haute-Saône. Ce rapport et d'autres preuves établissent les faits de manière sûre et certaine.

Fin juillet 1914, le gouvernement crut devoir prendre des précautions militaires en faisant garnir la frontière de troupes de couverture. Craignant non sans raisons des incidents, des ordres stricts ont été donnés pour que ces troupes de couvertures restent à 5 kilomètres de la frontière, dans les pays de montagne et à 10 kilomètres dans les plaines. Joncherey se trouve à 10 kilomètres dans les plaines.

Ces précautions n'étaient pas inutiles, puisque des violations de frontières eurent lieu dans plusieurs secteurs, notamment en Lorraine, heureusement sans la moindre gravité.

Comme rien ne se produisait, les Allemands décidèrent de frapper un grand coup ; d'où l'incident qui nous intéressera.

Le village de Joncherey était gardé par la 6^{ème} Compagnie du 44^{ème} Régiment d'Infanterie de Montbéliard et le 4^{ème} Escadron du 11^{ème} Régiment de Dragons de Belfort.

Un poste était établi à l'avancée d'un bois touffu, dit "bois des Coupes". Ce poste était commandé par le caporal Peugeot du 44^{ème}.

Le 2 août 1914, vers 10 heures, une patrouille allemande commandée par le lieutenant Mayer du 5^{ème} Régiment de Chasseurs à Cheval de Mulhouse se dissimulait aux lisières sud du bois des Coupes, profitant des blés pour se camoufler, surprenait la sentinelle du 44^{ème} qui reçut un coup de sabre dans le dos, heureusement sans gravité. Le caporal Peugeot sortit, et fut tué d'un coup de revolver.

Quelques instant après, une corvée de soupe du 44^{ème}, tira sur les cavaliers et leurs tuèrent 3 chevaux. Les cavaliers se réfugièrent dans le bois des Coupes.

C'est à ce moment que le brigadier Racenet du 11^{ème} Dragons et classé dans les meilleurs tireurs de son régiment tua le lieutenant Mayer d'un coup de carabine puis engageant la lutte avec un Allemand prit le sabre de l'officier et fit prisonnier le soldat Platt, un autre soldat fut blessé et fait prisonnier.

La guerre n'étant pas encore déclarée, il n'était pas possible de citer le brigadier Racenet. Il fut promu Maréchal des Logis par son colonel et à la demande du général Aubier, commandant la 8^{ème} Division de Cavalerie, reçut une médaille.

Le cheval du lieutenant Mayer fut incorporé au 11^{ème} Dragons, et sous le nom de Joncherey fit toute la guerre dans ce régiment.

Rappelons que le lieutenant Mayer, sur les indications de son ordonnance, originaire de Seppois, prit un bock au café Schark, disant à Madame Schark : “Vous entendrez parler de moi, je vous paierai en rentrant”.

Madame Schark est décédée le 11 novembre dernier et attendait toujours le règlement de son bock, depuis le 2 août 1914.

Au début de 1968, Monsieur Racenet se mit en rapport avec le colonel Thomas, président des anciens combattants de Luxeuil pour obtenir la Médaille Militaire qu'il méritait bien.

Après une minutieuse enquête, le colonel Thomas n'eut pas de peine pour obtenir cette Médaille Militaire, qui fut décernée à Monsieur Racenet, le 11 novembre 1968.

Mentionnons que le Ministre des Armées actuel crut devoir adresser ses félicitations personnelles à Monsieur Racenet, chose qui se fait très rarement.

Hubert Desgranges

Chevalier de la Légion d'Honneur,
Médaille Militaire,
Croix de Guerre 1914/1918,
Croix du combattant volontaire.